

RÉCIT

Je me souviens...

Le récit autobiographique est une démarche utilisée en formation, notamment pour les enseignants.

Rencontre avec **Pierre DOMINICE**, professeur honoraire à l'Université de Genève, auteur notamment de *La formation biographique*¹.

Avez-vous, de manière générale, une explication à ce besoin de nos contemporains de se raconter?

Pierre DOMINICE: À l'origine, dans ma pratique, le discours que j'ai suscité à travers le récit permettait à l'apprenant d'expliquer comment il vivait les situations de formation qui étaient les siennes en tant qu'adulte. Ce récit était sollicité à des fins pédagogiques, via une démarche qui tentait d'identifier les processus par lesquels, dans le cours de la scolarité, les personnes retiennent les savoirs qui leur ont été transmis, et de voir quels usages elles en font et quelles difficultés elles éprouvent ou ont éprouvées à les acquérir. C'était une pratique complètement extérieure au succès qui est celui de l'autobiographie aujourd'hui. Je peux même dire qu'à l'époque, cette démarche s'est heurtée à de nombreuses résistances - plus de la part de mes collègues que de celle des participants -, parce qu'elle était jugée subjective, cédant à une sorte d'attraction un peu individuelle, qui relevait du domaine du privé.

La plupart du temps, dans les situations d'enseignement avec des professionnels, on s'en tient à ce qu'ils vivent dans le cadre de leur travail ou de manière publique, mais la démarche biographique m'a permis

d'entrer dans le vécu de l'apprenant, dans le monde personnel des gens auxquels j'avais affaire en formation. C'était il y a 25 ou 30 ans, et ces démarches étaient totalement insolites. Il n'y avait pas de travaux scientifiques, il n'existait que quelques études de psychobiographie ou d'anthropologie qui s'intéressaient au vécu des personnes.

La situation s'est totalement renversée. Aujourd'hui, notamment dans le cadre des médias, on veut savoir ce que pense chacun, on interroge les interlocuteurs sur leur vie privée... Il y a une espèce d'engouement pour le détail quotidien des gens en vue, mais aussi des gens qui sont davantage dans l'ombre. J'essaie de comprendre quelles sont les raisons de ce renversement. Les sociologues disent qu'on vit dans la société des individus, qu'il y a une privatisation de différents phénomènes. J'aurais tendance à y voir certaines dérives.

Dans les travaux que nous avons faits dans ce domaine, autant dans le champ de la formation que de la sociologie ou de la littérature, c'était autre chose qui était visé. C'était davantage l'accès à la parole des gens qui n'avaient pas grand-chose à dire dans les situations où ils se trouvaient. Ce n'est pas du tout

l'engouement actuel pour la vie privée du président SARKOZY qui nous a intéressés. Nous, c'était davantage: comment les personnes, dans des situations humaines spécifiques (chômage, maladie ou, dans mon cas, apprentissage), racontent ce qu'elles vivent, parce qu'elles sont les mieux placées pour le faire. On a beaucoup parlé du chômage, de la maladie ou de l'apprentissage "en extériorité", c'est-à-dire à partir de démarches de réinsertion, de soins, ou des démarches didactiques, sans entrer dans la spécificité du processus de ceux qui étaient concernés. Moi, c'est ça qui m'intéresse!

Pour un public d'enseignants, quel bénéfice peut-il y avoir, en formation initiale ou en formation continuée, à retrouver le récit de son passé d'élève ou des relations qu'on a eues, jeune, avec ses propres enseignants?

PD: Pour moi, c'est très clair. Il est important que l'enseignant ou le formateur découvre comment il a appris ce qu'il sait, quel a été son parcours scolaire ou son parcours de formation professionnelle, quels sont les processus qui ont caractérisé ce parcours, quel a été son rapport à l'apprentissage, son rapport à l'examen, à l'échec ou, au contraire, au succès, parce que tout cela, à mon avis, est présent dans son activité professionnelle. Il ne peut pas faire abstraction de ce que l'école a été pour lui, de ce qu'il en a fait dans sa vie. Si vous avez lu le dernier ouvrage de Daniel PENNAC, *Chagrin d'école*, c'est la démonstration de ce que je dis!

Très souvent, les enseignants ont été de bons élèves, ils ont une méconnaissance de la difficulté d'apprendre. Il serait utile, indépendamment d'une plus grande lucidité sur leur propre processus d'apprentissage, qu'ils sachent un peu quelles sont les dynamiques propres aux personnes qu'ils rencontrent en situation scolaire ou en situation de formation continue. Il y a un double intérêt. D'une part, je suis persuadé que, comme on le dit d'ailleurs en matière de recherche, les présupposés des enseignants sont inhérents à leur démarche didactique. Ils vont agir de manière différente, selon qu'ils sont plus élitaires ou plus participatifs, plus démocratiques, plus décidés à favoriser une plus grande



égalité d'accès au savoir. Une clarté est à faire sur le discours implicite des activités d'enseignement.

D'autre part, il y a une ignorance considérable de ce que sont les enfants, les adolescents, les adultes, de ce qu'il leur en coûte d'apprendre. Au fil des années, la méconnaissance s'amenuise, mais il y a une forme d'altérité entre la situation de l'enseignant et celle de l'apprenant, qui fait qu'en savoir plus sur ce que vit ce dernier est fondamental. Ce que j'ai appris sur les étudiants avec lesquels j'ai entrepris une démarche biographique, mes collègues l'ignoraient. Et cela m'a énormément aidé à comprendre que les gens n'apprennent pas comme on suppose qu'ils le font et que, comme on le dit en ergonomie, la réalité et la prescription sont deux choses radicalement différentes.

Dans ce retour aux sources scolaires pour un enseignant, sa mémoire est-elle fiable ?

PD: C'est une question qu'on a souvent posée. La mémoire est ce qu'elle est. Si vous racontez les traces de vos échecs et la souffrance que vous vous rappelez, je ne vois pas au nom de quoi on mettrait en cause cette mémoire, sinon qu'elle peut être l'objet d'une dérive tactique pour sensibiliser l'enseignant à un parcours difficile. En ce qui me concerne, j'ai toujours fait confiance à l'apprenant adulte dans son récit. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais pu me méfier de ce qu'il disait.

C'est un peu la même chose dans le domaine médical. Je travaille pas mal avec des médecins, actuellement, à

propos du récit du patient. La souffrance du patient prend les formes discursives qui lui sont propres. Quand le médecin lui dit "Je ne vois pas de quoi vous souffrez", parce qu'il a fait des examens et établi un diagnostic, le patient souffre. L'apprenant, c'est un peu pareil. S'il majore les souvenirs de l'école, c'est parce que ce sont des souvenirs forts. Le souvenir de l'échec scolaire est, comme le disent plusieurs personnes d'ailleurs, un traumatisme qu'on aurait intérêt à prendre au sérieux. J'ai eu des étudiants qui ne pouvaient pas imaginer une situation d'examen.

Dans les récits de vie, observe-t-on souvent des questions de loyauté à tenir par rapport à des injonctions, des prescriptions qui datent de notre enfance ? En matière scolaire, pour un enseignant, ce mécanisme de loyauté joue-t-il aussi ?

PD: Ce qui m'a frappé, c'est que ce que j'appelle "la scène scolaire" est caractérisé, pour l'apprenant adulte - même s'il a 15 à 20 ans de plus que ce qu'il avait à l'époque de son souvenir -, par une sorte de logique de l'apprentissage dont il a énormément de peine à se défaire. Vous voyez des gens qui ont des responsabilités professionnelles considérables, et qui vous posent la question de savoir s'ils doivent rédiger 3 ou 4 pages pour un travail écrit que vous avez demandé pour les semaines qui suivent ! Se détacher de l'inscription scolaire de l'apprentissage est extrêmement difficile pour un adulte. Il est marqué au fer rouge par ce qu'il a vécu, et il se retrouve dans des formes d'injonction qui étaient celles de sa scolarité.

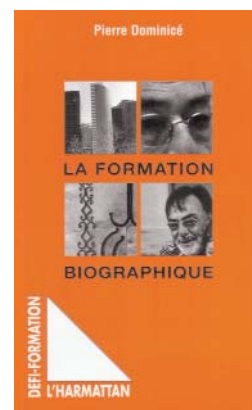
À quelles conditions ce détachement peut-il alors s'opérer ?

PD: Par la verbalisation. L'intérêt du récit, c'est d'essayer de dépasser ces blocages, ces espèces de crispations déclenchées par le souvenir des situations vécues. C'est un peu ça le bénéfice du récit biographique en matière d'éducation, c'est rendre à l'apprenant une prise de responsabilité ou une prise en charge de sa démarche d'apprentissage. L'enseignant, ou bien joue sur la reprise de l'injonction, ou il l'interroge. À mon avis, ça peut être travaillé.

Mais comme on est braqué sur les contenus, dans la plupart des démarches d'enseignement, on est moins sensible à la démarche de production, au processus d'élaboration des contenus.

Vous-même, avez-vous un souvenir scolaire qui vous a particulièrement marqué et qu'on peut évoquer ?

PD: Je me souviens, justement, de situations de notes limites qui étaient vécues comme des chocs, comme une espèce de jugement sur mes capacités. J'ai fait une maturité classique, avec grec et latin (l'équivalent du baccalauréat ou du diplôme de fin de scolarité secondaire supérieure), et je sais exactement quel était mon rang dans l'obtention de ce diplôme. Je pourrais vous dire, en pensant à des amis que je revois à cette époque, non seulement s'ils étaient bons ou mauvais élèves, mais quelle était leur place dans la distribution des notes du certificat de fin d'études secondaires supérieures ! La classification est imprimée en moi... Je ne dois pas être le seul ! Vous avez des récits impressionnants, dans le cadre du travail de biographie éducative que j'ai fait, de gens qui se rappellent des moments forts, des notes insuffisantes et qui trainent ça avec eux. Je pense à une enseignante infirmière d'une quarantaine d'années, que j'ai eue en licence à l'université, qui disait : "J'ai échoué au baccalauréat (elle était française), et le rapport à moi-même en est troublé". ■



INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. L'Harmattan, 2007.

Un résumé de cet entretien a été publié dans entrées livres n° 27, p. 8 du dossier.